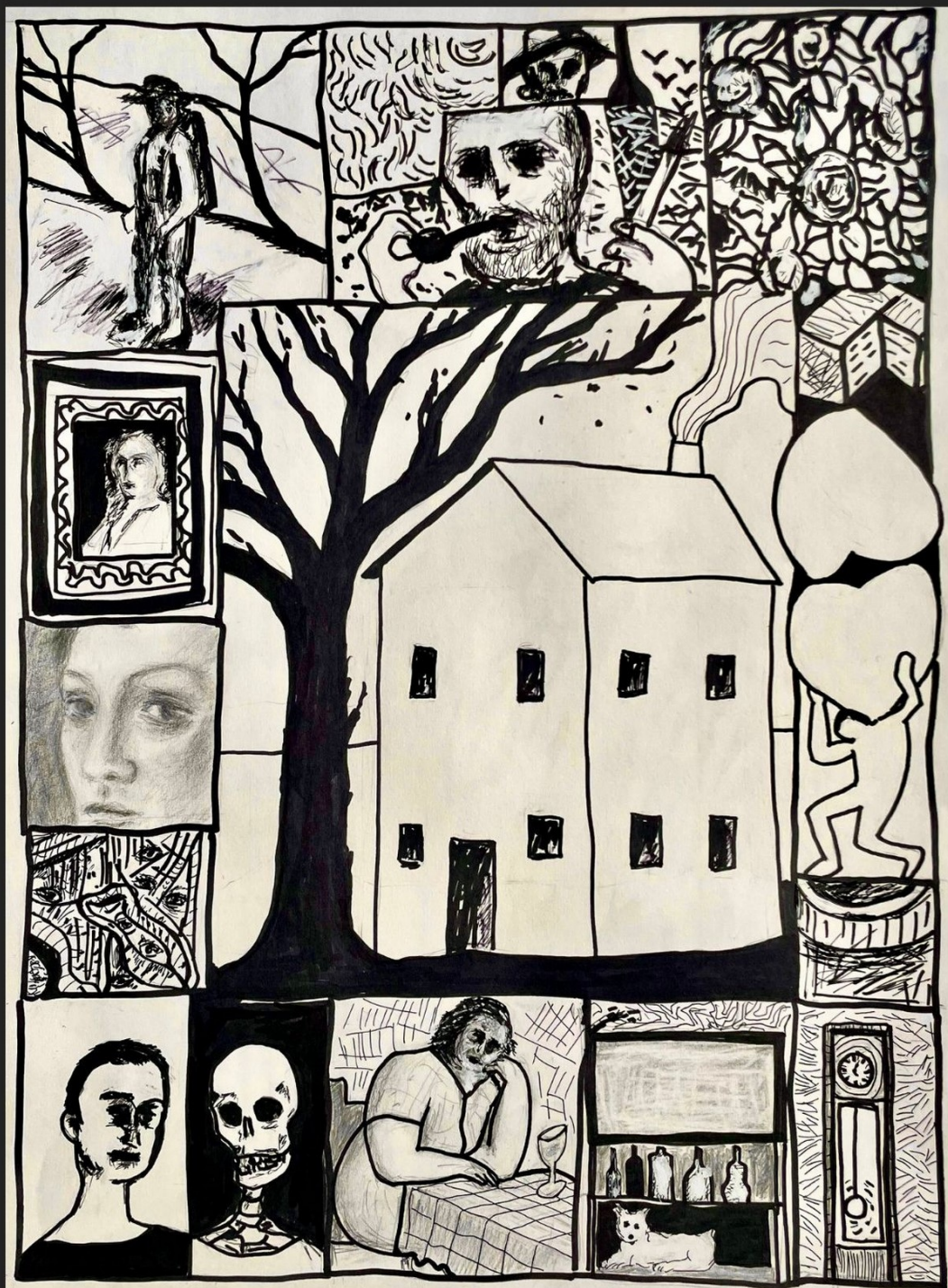


Dominique MURGIDA

ÉLUCUBRATION D'UNE MAISON VIDE



Roman

Dominique Murgida

Élucubration d'une
maison
vide

© Dominique Murgida, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2987-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nos vies sont des chimères que le temps se charge d'effacer.

Prologue

Je pénétrais une dernière fois dans cette maison qui fut la nôtre.

Ce qui hier encore était un lieu plein de vie n'était plus maintenant qu'une coquille vide, sans âme. L'écho, semblable à celui des cathédrales, me renvoyait les paroles creuses de nos lointaines conversations.

Sur les murs apparaissait l'empreinte des cadres et des meubles, suaires mélancoliques nimbés de regrets. Bientôt, les nouveaux propriétaires effaceraient ces vieux stigmates, et autres marques anonymes. Après avoir jeté aux ordures nos vieux papiers peints, ils couvriraient de couleurs vives ou pastel la moindre trace de nos vies.

Ainsi, il ne resterait plus aucun signe de notre passage ici.

Les cartons accumulés dans le salon encombraient l'espace. Cet empilement précaire de boîtes, d'étuis et de caisses formait un petit Manhattan au milieu d'une mer de silence. Nos vies concentrées dans cet agglomérat de cubes superposés, inertes et cafardeux. L'histoire finit toujours dans une petite boîte, pensais-je.

Sur ces façades de circonstance, étaient écrits au feutre des mots : « verres », « livres », « vaisselle », « habits ». Ces épigrammes ordinaires retiraient aux objets la particularité que nous leur connaissions, les dépouillaient du souvenir dont nous les avions parés, et de la substance familière qu'ils s'étaient attribuée. Tout n'était plus maintenant que choses invisibles amoncelées, spectres endormis dans l'ombre.

Là-bas, la caisse aux albums. Mille photos enchâssées dans des volumes numérotés par années. Moments irrémédiablement figés. Temps morts ressuscités en format 10 x 15. Songeur, je me demandais comment nos ancêtres avaient pu se passer de la photographie. Hormis l'infime minorité qui pouvait s'offrir les talents d'un peintre, que restait-il aux « autres » ? Rien. Leurs visages effacés, ils n'avaient jamais existé. Ni pour Dieu ni pour personne.

À l'intérieur de ces registres, nos vies soigneusement rangées, consignées, scrupuleusement classées. Ceux que nous avons connus de près ou de loin figuraient dans ce petit théâtre en trois actes, selon l'importance qu'ils avaient eue à nos yeux. Certains vivants, d'autres disparus. Des lambeaux d'apparences qui d'ici deux ou trois générations ne voudraient plus rien dire du tout. Quelques strates généalogiques suffiraient pour enfouir *ad vitam æternam* nos petites

existences dans les limbes.

Alors là, vraiment, nous ne serions plus qu'un lointain silence dans la grande nuit cosmique. Une étincelle de vie, réduite en un minuscule point de cendres au fond d'un bocal...

Il y avait là, oublié sur une étagère, un vieux livre à moitié effeuillé : *Lettres à Théo*.

Du recueil tombait une page. On pouvait y lire la lettre que Vincent Van Gogh écrivit à son frère peu avant de mourir. Lettre reçue post mortem par son destinataire. Le message que le peintre portait sur lui le jour fatidique disait ceci : « *Mon cher frère, merci de ta bonne lettre et du billet de 50 francs qu'elle contenait.* »

Résumé d'une vie de malheurs. D'une vie de dépendance...

Plus tard, un tir raté mettrait fin à son long martyre.

Ultime maladresse du désespoir...

S'ensuivit l'atroce agonie. Il fallut plus d'un jour à l'impitoyable faucheuse pour l'emporter, définitivement...

Rangeant l'ouvrage, je songeais à la courte vie du peintre. Étoile filante dans ce grand soir d'été. Deux mille tableaux et dessins en moins de dix ans. J'imaginais ce qu'avait enduré cet homme, à quoi se résumait une journée avec Vincent...

Voici un peintre qui, dans sa sombre existence, n'a vendu qu'un tableau, et dont l'œuvre n'aurait sans doute jamais existé sans le sacrifice d'un frère de sang et d'âme.

Cinquante francs... Le prix d'une vie.

Si quelques ultra-riches peuvent encore aujourd'hui s'offrir une toile signée Vincent, ils le font à coups de milliards, au nez et à la barbe des musées.

Ultime prouesse de la ploutocratie...

Entre deux cartons, deux roses enveloppées de plastique.

L'amour emmailloté de pudeur. Fossiles fleurs de nos passions dépassées. Liens pétrifiés de certitudes. Mots rouges et noirs sortis d'une fable ; fidélité, serments, je t'aime, passionnément, pour toujours, plus du tout.... Les pétales

flétris de mélancolie annoncent déjà la flamme disparue ; la beauté fanée, la fausse couleur des sentiments.

L'Amour, philtre de nos douleurs, cruel aphrodisiaque de nos âmes candides.

L'Amour, son étrange pouvoir sur les hommes.

L'Amour, et son cortège d'intrigues boiteuses. Son emprise sur nos vies...
Désirs de nos corps exaltés, songes de nos cœurs orphelins.

L'Amour et son irrémédiable capacité à nous annihiler.

Sur le divan s'épanchent nos fantasmes...

Question : Que serions-nous sans le terrible feu ?

Réponse : Rien. Nous n'existerions tout simplement pas.

Dans le creux d'un coffre, je tombai sur une photo sortie de son cadre. Mon père et mon frère y figuraient. Qu'étaient-ils devenus ? Où étaient-ils ? Tous deux partis de l'autre côté. Un monde d'où l'on ne revient pas. Une dimension parallèle que l'on imagine remplie des âmes défuntes. Derrière le miroir de nos vies, un lieu paradoxal, entre jardin édénique et temple de lumière. Là, les morts veillent et s'amuse parfois à combiner d'étranges histoires, quand ils ne passent pas leur temps à observer les vivants, condamnés à errer à la surface des choses.

La mort, et son lot de chimères...

Qui croit savoir ne sait rien.

Qui croit la connaître ose à peine prononcer son nom, de peur qu'elle ne se réveille.

Sa marque est le signe d'une fin, fin en soi, fin de soi. Fin de la peur, peur de l'extrême-onction.

« L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie », disait Spinoza en son temps.

Adossé au mur, je voyais le tableau que j'avais pris soin d'emballer, personnellement, ou plutôt, *d'habiller* respectueusement.

Le portrait, posé là, comme une chose quelconque, semblait désemparé.

Trente ans de vie commune emballée dans du papier bulle, scotchée hermétiquement. Son visage, dissimulé derrière la cellophane, donnait l'impression d'une grimace. Je songeais aux papillons prisonniers dans leur chrysalide. La mue nécessaire...

Bientôt, sous d'autres latitudes, elle crèverait sa peau factice et dévoilerait sa belle figure.

Qu'aurais-je donc à raconter sur elle qu'on ne savait déjà ?

Puis je sortis dans la rue contempler une dernière fois la maison, à la lueur d'un soleil couchant. Une manière de lui dire adieu.

La façade crépie de blanc n'avait pas beaucoup changé en vingt-cinq ans. Rien. Aucun ravalement. Juste un peu de mousse sur le toit, quelques moisissures çà et là, l'humidité qui imprime ses auréoles d'ombres en bas des murs. Le lustre des années, pensais-je.

Il était temps pour nous de tirer notre révérence.

Cette demeure avait pris soin d'abriter nos âmes durant toutes ces saisons. Un laps de temps, qui du jour où nous étions entrés ici, jusqu'à ce soir particulier, prenait des allures d'angle mort. Ces bons moments que nous avons vécus *en dedans* avaient leur envers *au-dehors*. À la lisière du monde, tout s'était peu à peu transformé en joli cauchemar. Au loin, des chiens hurlaient à la mort, et l'on appréhendait l'étendue du désastre.

Il y avait eu ce début de siècle houleux, comme les hommes savent si bien le faire, guidés par leur inexorable instinct de cruauté. À l'ouest, deux tours firent s'effondrer le monde, engendrant toutes sortes de guerres. Le mal s'étalait sous nos yeux effarés. Comme à chaque fois, la nuit promettait d'être longue. À l'est, l'avenir noir et visqueux était à l'image de cet affreux pétrole que vomissait la terre, et qui n'en finissait pas de s'épancher un peu partout, pour asphyxier le monde. Un sang d'enfer noircissait le paradis, l'humanité allait de mal en pis.

Quatre présidents plus tard, la rue était identique. Seules nos consciences avaient changé. Mais d'où venait ce sentiment d'être définitivement dépassé dans un monde implacable, et en constante mutation ? Bientôt, nous serions impuissants face aux grands bouleversements que fomentaient de mauvais génies. D'ores et déjà, nous savions comment tout cela allait finir. L'intelligence artificielle prendrait un jour le dessus. De nouvelles pandémies transformeraient nos corps et nos esprits. À cause du réchauffement, les pôles fondraient bientôt...

Zombis agonisants, inconscients inadaptés au grand chambardement que nous avons provoqué, nous nous affalions en nous gavant d'images... Nous regardions bêtement le monde sombrer, la lumière virer en méchante eau de

boudin.

C'est bien ainsi que notre belle civilisation préparait sa chute finale... Car autant le dire ici : parce que nous n'avions pas su la respecter, la nature se vengeait salement, et dans un temps relativement court, nous serions tous anéantis...

Le futur dans toute sa splendeur ! Tel qu'on nous l'avait promis. Riant et radieux, avec son lot de réjouissances à venir...

Cette fois-ci, nous serions aux premières loges pour admirer le spectacle punitif du grand effondrement.

Alors, je regardais la maison, fidèle à elle-même, avec ses murs simples et son toit rassurant. Un pan entier de vie s'arrêtait là.

De l'autre côté, la demeure d'Yvette, s'était montrée beaucoup plus vulnérable. Ce qui n'avait pas bougé durant des siècles, se transformait maintenant en étrange monstre d'obscénité. Un beau gâchis de promoteurs !

Coupé en deux sur sa largeur, le terrain était le théâtre d'affreuses métamorphoses... La vaste pelouse pilonnée à coups de pelleteuse n'était plus qu'un champ de ruines. Un mur honteux séparait le territoire en deux parcelles, proposant l'insolente perspective de deux maisonnettes qui se disputaient la place au fond d'une impasse.

Yvette partie, l'odieux marchand de biens s'en était donné à cœur joie, sabotant le passé, reniant ses promesses. D'autres massacreurs, armés de tronçonneuses, étaient venus dépouiller de leurs ramures les deux frères centenaires. Les deux souverains qui régnaient depuis des lustres, sur ce fief de mousse, de fleurs et de fougères, n'étaient plus maintenant que l'ombre d'eux-mêmes. Peu fiers d'avoir perdu leur couronne où vivait tout un peuple d'oiseaux, ils s'inclinaient, résignés par autant d'abominations. Étêtées, démembrées, les larges frondaisons réduites en rondins de bois... Deux cents mètres carrés d'ombre volés en quelques heures ! Un saccage de désolation. Partis, le vieux tilleul et son compagnon le marronnier. Enfuis, les oiseaux. Anéantis, des dizaines de nids douillets. Fini, le froissement du vent dans les feuillages. Deux doux ancêtres ramenés à l'état de troncs et de moignons. Ils n'avaient plus maintenant suffisamment de branches pour prier le ciel d'une prochaine résurrection. Je misais sur deux ans avant le pourrissement final.

Décidément, tout foutait le camp.

Autres gens, autre époque. Mais une époque bien plus barbare celle-là, où se profilaient d'étranges guerriers, muets et froids, qui ne disaient pas leur nom.

Ces féroces soldats étaient de parfaits anonymes, qui ne respectaient rien, hormis l'épouvantable fric.

Nous-mêmes faisons déjà partie du passé...

Nos souvenirs enfermés dans ces cartons partiraient bientôt.

Des souvenirs, comme des plaies vives, où s'engouffrait l'air acide d'un avenir maussade.

On se consolait d'un départ imminent.

La suite semblait évidente...

Il ne nous restait plus qu'à attendre la venue des camions qui emporteraient au loin nos belles années,

La mémoire ferait le reste. Elle est faite pour ça, la mémoire. Elle distille.

Le tout fixé dans mon cerveau, le passé fermenterait.

Il faut beaucoup d'années pour poser des mots sur les choses, avant que ne sortent de belles phrases, enrubannées de bonheurs factices, de souvenirs enjolivés, délestées du tourment.

Les mots que l'on pose alors sur le papier sont là pour donner un sens à la vie.

Plus tard, un tremblant fanion blanc flotterait au loin, pour nous rappeler qui nous étions.

Car de cette maison vide, il ne resterait que des chimères.